

PASSE-TEMPS

LE PARTERRE

RÉUNIS
JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES
Seul vendu dans les Théâtres

Littérature - Beaux-Arts - Musique - Biographies - Nouvelles

ABONNEMENTS

6x Mois..... 3 fr.
Un An..... 5

Rédaction et Administration : 14, rue Confort, LYON

V. FOURNIER, Directeur

ANNONCES

Annonces..... la ligne 0.50
Réclames..... — 1

SOMMAIRE

Causerie : <i>Les Orgues de Barbarie</i>	Pierre BATAILLE.
Echos artistiques.....	X...
Nos Théâtres.....	X...
Lettre parisienne : <i>Le Nom propre français</i>	Georges ROCHER.
A mes babies (sonnet). Mte.	BARRACHIN-MORAND.
Chronique féminine : <i>Les Belles-Mères</i>	Gabrielle CAVELLIER
Au Théâtre Romain d'Orange (sonnet).....	Jean de SERVIÈRES,
Notes d'actualité : <i>Aux manœuvres</i>	Jacques ROZIÈRES.
Le Pli (suite et fin).....	Eugène DREVETON.
La Montre.....	Eugène FOURRIER.

Au risque de me faire conspuer par les amateurs de la « grande musique », j'avouerai franchement ma prédilection pour l'orgue de Barbarie.

Je n'essaierai pas de donner de cette prédilection une raison plausible.

En dépit de ses discordances harmoniques, si j'aime l'orgue de Barbarie, c'est probablement parce qu'il ne fait que passer.

Il passe... et s'éloigne après avoir jeté aux échos d'alentour les vieux airs qui nous reportent à quelques trente ans en arrière : *La Favorite* et le *Trouvère*, la *Fille de Mme Angot* et les *Cloches de Corneville*, la *Mascotte* et *Miss Helyett*.

Car — et c'est le seul reproche que je me permettrai de leur adresser — les virtuoses de la manivelle ne renouvellent pas assez souvent leur répertoire.

Il ne faut pas leur parler de se tenir dans le mouvement : leur économie native — ils sont généralement Savoyards ou Piémontais — leur interdit expressément de changer leurs cylindres, même quand l'air jadis en vogue, est définitivement passé à l'état de « scie ».

Un orgue ordinaire vaut de trois à quatre cents francs, et dame ! quand ils en ont fait l'acquisition, ils prétendent bien l'user jusqu'à la dernière note, cette dernière note dût-elle persister jusqu'à leur dernier soupir.

Alors que les orgues de Barbarie étaient en faveur — je me suis laissé dire qu'ils eurent leurs grands jours sous le règne du roi Louis-Philippe — une noble émulation s'était établie entre leurs propriétaires.

Les derniers venus dans la carrière, apportaient les actualités musicales consacrées par le succès et répétaient — à tous les carrefours — la romance à la mode, certains à l'avance d'émouvoir les petites ouvrières et de leur faire pré-

lever quelques sous sur leur salaire quotidien :

Tout au bout de la rue
La musique est venue
Egrenant sa langue
Le long de notre cœur...

Les anciens — réduits à ressasser les airs connus — abandonnaient la ville pour la campagne et continuaient à « pleurnicher » tout le long des routes la tendresse de Léonore et les souffrances amoureuses de Manrique.

Ce qui n'empêcha pas Verdi — vraiment trop ingrat pour ces modestes colporteurs de sa gloire — de les chasser des abords de sa ville !

Les orgues de Barbarie viennent d'être bannis de Paris ; la même mesure ne tardera pas à leur être appliquée dans toutes nos grandes villes de province.

On leur reproche d'être un obstacle à la circulation et de faire trop de bruit.

Ce reproche — en vérité — est plaisant.

Est-ce que — par hasard — les camelots qui crient leur marchandise sur les trottoirs, sont moins encombrants ?

Est-ce que les tramways et les automobiles qui sillonnent nos rues, ne sont pas autrement bruyants ?

Un air d'opéra — même écorché et faiblement perçu dans le brouhaha universel — n'est-il pas de beaucoup préférable au bruit strident des cornes d'appel et aux détonations inquiétantes des moteurs à pétrole ?

L'orgue de Barbarie est évidemment victime de la fausse dénomination qui lui a été donnée : on le tient pour barbare.

Et pourtant, il n'eut jamais rien à démêler avec les côtes de Barbarie : le nom dont on lui fait une injure n'est qu'une corruption de celui du facteur

CAUSERIE

Les Orgues de Barbarie

Ce matin — au réveil du jour — un joueur d'orgue est venu sous ma fenêtre « moudre » la *Valse des Roses* :

Viens avec moi pour fêter le printemps,
Nous cueillerons des lilas et des roses !

Cela ne date pas précisément d'hier, mais à la campagne...
J'ai jeté mon obole au pauvre diable qui l'a « cueillie » avec une visible satisfaction.

Son air fini, et après avoir d'un brusque coup de reins fait passer sur son dos voûté la boîte carrée que deux larges bretelles de cuir tenaient en équilibre sur son estomac, il s'en est allé charmer plus loin — avec d'autres airs — les habitants des maisons voisines.

italien Barberi qui, le premier, le fabriqua et le mit en circulation.

Mais ce serait peine perdue que de vouloir réagir contre un préjugé : la boîte carrée, réceptable de l'harmonie à bon marché, est aujourd'hui frappée d'anathème.

Traqué par la police, chassé par les concierges, le joueur d'orgue ambulant est fatalement appelé à disparaître.

Avec lui, c'est un peu de la gaieté de la rue qui s'en ira !

Pierre BATAILLE.

LA CRÈME SIMON est la meilleure des Crèmes



Echos Artistiques

Nouveautés théâtrales en perspective pour la saison prochaine :

A l'Opéra : *Ariane*, de MM. Massenet et Catulle Mendès. — A la Comédie-Française : *Notre Jeunesse*, de M. Alfred Capus. — A l'Opéra-Comique : *Les Armaillis*, de MM. Doret et Henri Cain. — A l'Odéon : *Le Grillon du Foyer*, d'après Dickens. — Au Vaudeville : *Les Trois Anabaptistes*, de MM. Alexandre Bisson et Berr de Turique. — A la Renaissance : *Le Coup d'Aile*, de M. François de Curel. — Au Gymnase : *Le Friquet*, de Gyp et Willy. — Au théâtre Sarah-Bernhardt : *Par le fer et par le feu*, adapté du roman de Sienkiewicz, par M. Maurice Bernhardt. — Aux Nouveautés : *La Dame du 28*, de MM. Paul Gavault et Ordonneau. — Au théâtre Antoine : *Le Roi Lear*, de Shakespeare. — Aux Variétés : *Monsieur de la Palice*, de MM. Robert de Flers, G.-A. de Caillavet et Claude Terrasse. — A l'Athénée : *La Petite Milliardaire*, de MM. Dremay et Forest. — Au Chalet : *Polichinelle*, de MM. Decori et Darlay.

..

On va jouer prochainement, en anglais, devant le roi et la reine d'Angleterre, au château de Balmoral, la *Sapho*, d'Alphonse Daudet.

Le rôle de Sapho sera tenu par Mlle Olga Nethersole, et celui de Jean Gaussin par un acteur américain plein de talent, M. Hamilton Revelle, qui, à New-York, a déjà joué un grand nombre de pièces françaises.

..

On annonce de Turin que Tamagno, le célèbre chanteur italien, qui était ces jours-ci à Ostende, se présenterait, dans son pays, aux prochaines élections législatives. Il poserait sa candidature en face de celle d'un concurrent socialiste.

On ne dit pas s'il chantera sa profession de foi !

..

Nous avons déjà eu l'occasion d'annoncer que la reine de Roumanie avait écrit le livret d'un opéra dont la partition serait composée par un violoniste prodige de douze ans.

Cet exemple de précocité artistique a eu quelques précédents. En 1786, la Comédie-italienne de Paris représentait un opéra-comique en un acte, *Le Mariage d'Antonio*. La musique était de Mlle Grétry, alors âgée de treize ans. Le matin même de la première, le célèbre musicien adressait au directeur du *Journal de Paris* une longue lettre où il donnait quelques détails sur l'œuvre de son enfant :

« Comme je ne veux pas, disait-il, altérer la candeur de son âge en excitant en elle une présomption mensongère, je dois dire que, ayant elle-même composé tous les chants avec leur basse et un léger accompagnement de harpe, j'ai écrit la partition, ce qu'elle n'était pas en état de faire. Les morceaux d'ensemble ont été aussi rectifiés par moi, cette composition exigeant une connaissance du théâtre que je serais bien fâché qu'elle eût acquise ».

Le Mariage d'Antonio fut représenté avec succès et l'on cria à l'enfant prodige. Mais l'année suivante, un nouvel opéra comique de Mlle Grétry, âgée de 14 ans, fut accueilli avec froideur. Elle renonça au théâtre, se maria, ne s'entendit pas avec son mari et mourut de chagrin en 1793. Elle avait 21 ans.

..

Les retapés du Conservatoire. — On a beaucoup parlé des lauréats du Conservatoire... de ceux de cette année, du moins, car ceux de l'année dernière sont oubliés déjà. Toute la presse du jour se désintéresse jusqu'ici des retapés.

Parmi ceux-ci il en fut cependant d'illustres. Ainsi, Sophie Croizette, Sarah-Bernhardt, Rose Caron, Réjane, Le Bargy, Mounet-Sully, Coquelin aîné, ne furent jamais que des « seconds prix » ; Leloir, Guitry, Tarry décrochèrent à grand peine des premiers accessits ; Bartet dut même se contenter d'un second accessit... tandis que le jury sacrait étoilés des Jordan, des Ruef, des Gally, des Brégaïnt, des demoiselles Renaud, Lannier, Rosamond, Rissé : gloires en sucre d'orge dissoutes depuis belle lurette dans le torrent de l'oubli.

..

A propos des derniers concours du Conservatoire, un souvenir de l'un de ses anciens directeurs, de Cherubini. Le célèbre compositeur a laissé une réputation de brusquerie qu'il méritait amplement.

Un jour qu'il présidait le concours de chant, on entendit un élève absolument exceptionnel, et le jury se trouva fort embarrassé. Les concours du Conservatoire ont pour objet de fournir des sujets aux théâtres ; or, le candidat, à la voix superbe et au talent déjà assuré, était abominablement contrefait.

Que faire ? On ne pouvait lui décerner un premier prix, et pourtant il le méritait.

— Ne vous inquiétez pas, dit Cherubini, je vais « arranger » ça.

On le connaissait ; on trembla.

Lui, cependant, fit venir le chanteur, et

de sa voix la plus douce, lui adressa les paroles suivantes :

— Mon cher ami, tu as une voix admirable, un grand talent, tu es un des plus magnifiques chanteurs que j'ai entendus. Ma, tu sais, quand on donnera des prix aux sinzes, tu aura le premier.

Après quoi, satisfait, il se tourna vers les autres jurés avec un air qui signifiait :

— Vous voyez, ce n'est pas plus difficile que cela !



NOS THÉÂTRES

GRAND-THÉÂTRE

M. Romain, le directeur bien connu l'excellent artiste, a traité avec la municipalité de notre ville pour donner au Grand-Théâtre, du 10 au 25 septembre prochain, des représentations extraordinaires d'une grande et belle pièce à spectacle : *Les Enfants du capitaine Grant*, de Jules Verne et d'Ennery, avec brillante mise en scène. Ballets somptueux, musique nouvelle de Louis Ganne, etc.



Lettre Parisienne

LE NOM PROPRE FRANÇAIS

Notre état-civil a été créé par la loi du 27 septembre 1791, qui édicte l'obligation pour tout citoyen de ne plus porter que son nom de famille. Ainsi établie, la propriété du nom fut confirmée par la loi du 23 août 1794. Enfin, une autre loi de 1858 réitère « la possession, la propriété, l'imprescriptibilité et l'immutabilité du nom. »

Il y avait bien eu auparavant une série d'édits — 1555, 1576, 1614 — « faisant défense à toutes personnes de changer leurs noms à peine d'être poursuivies comme faussaires » et une ordonnance de 1629 enjoignant à chacun « de signer aux actes de son nom de famille », mais édits et ordonnances furent sans effet et, d'ailleurs, le gouvernement royal qui autorisait, moyennant finances, les changements de noms, était le premier à passer outre. L'abus contre lequel notre vieux Montaigne s'était le premier élevé dura jusqu'à la Révolution.

Aujourd'hui, il arrive encore que l'on

change de nom, soit à cause du ridicule qui s'y attache ou d'une fâcheuse notoriété, mais il faut se pourvoir en chancellerie pour en obtenir l'autorisation qui est alors publiée au « Bulletin des Lois ». Les 350 volumes de celui-ci sont même, à ce sujet, intéressants à feuilletter. On y voit, par exemple, qu'après l'assassinat du duc de Berry, un grand nombre de Louvel sollicitèrent le changement de leur nom et, plus récemment, que plusieurs Dumollard, Bazaine, Gamahut, Fenayroux, Anastay, etc., obtinrent la même autorisation.

Dans un autre ordre d'idées, on relève des réclamations justifiées comme celles d'un M. Filou, d'un M. Belle-gueule, d'un M. Andouille, d'un M. Trois-Poux et bien d'autres tout aussi soucieux de faire peau neuve.

Il y en a qui se contentent de faire extirper de leur nom une lettre malencontreuse, tel un M. Merda qui, d'ailleurs, pouvait invoquer le précédent du général Méda qui, avant de devenir baron de l'Empire, n'était autre que le gendarme Merda, célèbre pour avoir fracassé d'un coup de crosse de pistolet la mâchoire de Robespierre.

D'autres, comme M. de Bonnechose, ont obtenu de voiler par le substantif indéterminé : chose, une chose justement qui était bonne en soi, mais un peu affichée par le qualificatif bonne.

Enfin, on cite l'exemple de M. de Cumont, ancien ministre de l'Instruction publique au Seize-Mai, qui s'est contenté d'une intervention de syllabes. Le remède était insuffisant, car les petits journaux satiriques de l'époque s'amusaient à raconter qu'on avait vu M. de Cumont, le même qui avait demandé à visiter les dortoirs du Collège de France, ne manquaient-ils pas de rappeler, se promener, dans l'avenue de Sceaux, à Versailles, avec trois de ses amis, MM. Voismond, Petit et Belamy, M. Voismond était le premier à droite, venait ensuite M. de Cumont, puis M. Petit, puis M. Belamy, et ils marchaient dans une si belle ordonnance qu'il est bien inutile d'écrire la phrase que ces quatre personnages évoquaient dans leur promenade symbolique.

C'est vers le XII^e siècle, c'est-à-dire à l'époque où les serfs, commençant à s'affranchir et se détachant, eux et leur famille, du faisceau seigneurial, se constituaient une individualité, que l'on fait remonter l'origine de la plupart des noms de familles.

Les affranchis industriels conservèrent le nom de leur métier : les verriers, les chausseurs, les pelletiers, les serruriers, les fabres (fèvre, le fevre, le fébure) etc.

Les affranchis agricoles s'appelèrent : du pré, de la vigne, du val, du chêne, du frêne, de l'orme, du mas, du puy, de la fontaine, etc.

Les affranchis ayant rempli des fonc-

tions publiques se firent leur nom de la désignation de celles-ci, le doyen, le prévôt, le maire, le sénéchal, etc.

D'autres ont fait leur nom de leur sobriquet : le court, le grand, le courbe, le doux, le camus, etc.

Enfin, d'autres encore, se contentèrent de leur nom de baptême qu'ils transmittent à leurs enfants comme noms de famille : Pierre, Paul, Luc, Antoine, Joseph, etc.

Evidemment, ce n'est pas l'explication de l'origine de tous les noms et celui de M. le sénateur Basla, par exemple, pour ne citer que des noms en vedette, donnerait du fil à retordre aux étymologistes les plus ingénieux. Mais on s'explique très bien ainsi l'origine de noms comme celui de Félix Faure (faber : ouvrier), Casimir-Périer (périer : maçon), Loubet (petit loup), Combes (petite vallée), Vallé, Chaumié, etc. Ajoutons, pour finir, que le nom de M. Trouillot signifie presseur d'huile.

Georges ROCHER.

GAUFRAGE, PLISSAGE

J. CORTEY, 8, rue St-Gôme (au prochain)



A MES BABYS

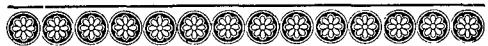
Dormez ! mes anges blonds dans votre berceau blanc,
Dormez ! je veillerai sur vos bouches mi-closes
Et de vos fronts nimbés de rêves bleus et roses,
Je chasserai bien loin le cauchemar troublant.

Surtout n'ébauchez pas votre geste indolent
D'éveil : demeurez sourds aux bruits de toutes choses.
Oh ! ne devinez pas l'ennui des soirs moroses
Où le sommeil fait place au penser accablant.

Pour bercer plus longtemps votre esquisse chimère,
Oubliant que je suis femme, je serai mère
Et je vous sourirai quand vos yeux vont s'ouvrir.

Car vous saurez trop tôt, hélas ! ce qu'est la vie,
Dès qu'une éclosion d'amour ou de génie
Vous apprendra qu'aimer et penser, c'est souffrir !

Marguerite BARRACHIN-MORAND,



CHRONIQUE FÉMININE

Les Belles-Mères

Je crois bien qu'il n'y a pas, dans la vie, de rôle plus difficile à tenir. Et les vaudevillistes en ont tiré des satires à ce point innombrables qu'on peut admettre qu'en général il est effectivement fort mal tenu.

Voilà ce que c'est, aussi : Une femme a couvé, choyé, dorloté, élevé, fait une grande fille d'un petit enfant qui était sa chose à soi. Un joli garçon passe. Pffft... L'enfant s'envole, insouciant

du vide profond qu'elle laisse derrière elle, Maman peut pleurer : on ne s'en soucie guère. Et c'est tant pis, madame. Vous êtes punie par où vous avez péché autrefois vous-même. Que voulez-vous qu'on y fasse ? Ainsi va la vie...

N'empêche qu'il faut une rude dose de philosophie à la mère spoliée pour vouer son affection au spoliateur ! Comprenez cela, vous autres, les gendres ! Logiquement, on devrait vous haïr. On ne s'en prive pas assez souvent ; et c'est à ce moment qu'intervient utilement peut-être mon petit sermon :

Mesdames les belles-mères (c'est à vous maintenant que je m'adresse), vous avez l'âge de savoir que la vie des mères est faite d'abnégation. Eh ! bien, le moment où vous perdez votre fille marque le point culminant de vos sacrifices. Vous êtes, nous le savons, victimes de la loi d'amour. La beauté de votre rôle consiste à faire contre mauvaise fortune bonne cœur et à rester dignes.

Comment cela ?

Nous touchons ici à l'enseignement pratique...

La première chose qui serait bien utile à une belle-mère, ce serait d'aimer son gendre. Si n'y a tout-à-fait pas moyen, elle s'en tirera avec du tact et de l'intelligence.

Ainsi, vous vous doutez que la « chère enfant » promue maîtresse de maison n'y entendra goutte, se fera voler par les fournisseurs, exploiter par les domestiques, etc. ; et vous allez dare, dare vous immiscer dans son ménage.

Mauvaise idée !... Avec le plaisir d'être mariée, la « chère enfant » goûte à un très haut point, croyez-le, la joie de l'indépendance. Si vous la reprenez sous votre égide, elle ne dira rien, mais piaffera. Quant au mari, je vois rouler d'ici ses yeux terribles :

— Sacrebleu, mais elle nous embête à la fin, belle-maman !

Je vous assure que s'il ne le dit pas, il le pense. Cela est terrible, les gendres qui ruminent des idées pareilles. Un beau jour, ils rentrent énervés, trouvent encore belle-maman au foyer et, crac ! voilà l'orage ! je vous en prie, laissez les « petits » se débrouiller comme ils pourront. L'expérience leur viendra seule.

Puis, autre affaire : Il peut arriver un nuage sur la lune de miel. La « chère enfant » accourt, larmoyante :

— Oh ! maman ! si tu savais comme Georges est méchant !

Cris de vindicte, proclamation de guerre, j'entends cela d'ici... On fulmine contre l'horrible Georges. Mère et fille sont d'accord pour reconnaître qu'il est l'homme le plus exécrable du monde.

Mais le soir, la « chère enfant » et l'« horrible Georges » font gentiment la paix. Pleurs, baisers, toute la lyre... Vous savez ce que les confidences jallissent dans ces moments-là...

— Ah! c'est ta mère qui te monte le job! profère Georges. Je m'en doutais! je lui dirai son fait, moi!

Vous voilà dans de beaux draps, belle maman!

Conclusion :

Ne vous immiscez dans le ménage des enfants que dans la moindre limite possible, et en surveillant si l'attitude qu'on observe devant vous ne dissimule pas de l'impatience.

Faites constamment acte de conciliatrice, et renvoyez gentiment votre fille avec un baiser à ses amours plutôt que de prendre parti pour ou contre son mari.

Soyez enfin le bon ange du foyer de l'enfant, ange tutélaire, mais discret, j'allais écrire lointain.

Ainsi soit-il!

Gabrielle CAVELLIER.

Au Théâtre Romain d'Orange

Dans le soir qui palpite en tragiques accords,
Les gradins envahis par la foule grisée
Font du Théâtre Antique un vaste Colysée
Où l'effroi du Passé tombe des siècles morts.

Des pierres que le scel des ciments les plus forts
A soudé sous César aucune n'est brisée,
Et l'écho qui survit à l'époque épuisée
Clame les mêmes bruits dans les mêmes décors.

Et pourtant ces gradins, ces portiques, ces loges
Ne resplendissent plus de la blancheur des toges
Sous le velarium où se glissait la nuit,

Mais un peuple enivré de splendeur grandiose
Rend aux Maîtres nouveaux et dont l'œuvre éblouit
Un tribut saisissant comme une apothéose!

Jean de SERVIÈRES.

NOTES D'ACTUALITÉ

Aux Manœuvres

En attendant l'arrivée des grandes manœuvres et des réservistes, « l'active » s'est déjà « mobilisée » tout le long du ruban poussiéreux des blanches routes de France, pour le tir de guerre et les manœuvres de garnison.

Tout le répertoire de la compagnie y a passé et on s'est entraîné les uns les autres, trompant la longueur de l'étape, scandant le pas au mouvement alerte d'un refrain chanté en chœur.

On a voulu, dans la meilleure des intentions du monde, relever, moraliser, nuancer de sentiments patriotiques les chansons de route que, de classe en classe, se transmettent les régiments; on a mis les « chants du soldat » en musique et on les a fait apprendre dans les chambrées; peine perdue, le trou-

pier en revient toujours à sa vieille chanson de route favorite, qui n'a guère plus de raison que de rimes, mais dont les assonances bien timbrées et les à-peu près sur lesquels il brode, l'amuse bien plus que la plus belle poésie du monde.

Dans le genre patriotique, il ne fera guère d'exception, et par esprit de coquetterie, que pour la chanson du régiment dont, à la diable, un officier a composé les paroles et le chef de musique la partition :

C'est le *** qui passe,
Cré Dieu, quel régiment !
Faut que ça pète ou que ça casse
Quand il marche en avant !

Chacun veut y aller de la sienne et le capitaine sourit quand il entend un bleu chanter d'une voix de ténor sentimental :

Madeleine est un beau nom,
La brigade digne, la brigade digne don,
Pour la fille d'un capitaine,
La brigade don daine !

Et pendant que le soleil effiloche la brume et fait de l'azur au ciel, les souvenirs du village et de la ferme remontent au cerveau du soldat-paysan qui entonne, d'une voix blanche, l'air de la « Belle Madelon » :

Quand je serai au régiment (bis)
Je t'écrirai de temps en temps.

Cependant, ce que le « pousse-cail-lou » chante de préférence, c'est la « scie ambulatoire » dont le type, d'ailleurs très « marchant », est la plus connue et la plus souvent reprise :

Ma capote a trois boutons,
Marchons !
Marchons légère, légère,
Marchons légèrement !

Ma capote à quatre boutons

Et ainsi de suite jusqu'à épuisement. Dans le même genre, il y a aussi :

Y avait trois hommes dans le quartier (ter)
Er-er ! Er-er ! Er-er ! Er-er !
Y avait trois hommes dans le quartier (bis)
Qui étaient tous les quat'malades
A-ades ! A-ades ! A-ades !

Mais la « route en ligne droite » n'en finit pas; pour redonner des jambes à tout le monde, un loustic, parfois un caporal, entonne :

Va Pivot, va plus fort,
Il va venir du renfort...

ou la chanson du meunier :

Meunier, tu dors...

ou le couplet grivois de la « Boîteuse », et celui plus salé encore de la « Femme

du sergent ». Les supérieurs font semblant de ne pas entendre, le régiment d'ailleurs, n'est pas le couvent et toute gaillardise est bonne qui donne des jambes.

Cependant, les voix finissent par s'érailler, on a avalé tant de poussière! On se contente de chantonner tout le long de la colonne la mélodie dont toute la vertu est d'être bien rythmée :

C'est tribord qui gagne, qui gagne,
C'est tribord qui gagne bâbord.

A quoi bâbord, c'est-à-dire la colonne de gauche, répond :

C'est bâbord qui gagne, qui gagne,
C'est bâbord qui gagne tribord.

Quand on en est là de la chanson de route, c'est la fin, la fatigue est la plus forte et il est temps d'arriver au bout du ruban de l'étape.

Un commandement a retenti : « Garde à vous! Arme sur l'épaule droite! » Et les sergents martèlent la cadence : « Une! Deux!! Une! Deux!! », pendant que les clairons, les tambours et enfin la musique — toute la « clique! » éveillent les échos et font sortir sur le pas des portes toute la population du bourg traversé.

La fatigue a disparu comme par enchantement et, crânement, tout le régiment, appuyant gaillardement sur la crosse, défile, le pas relevé, sous les yeux émerveillés des jolies filles du pays.

Jacques ROZIÈRES.



LE PLI

SUITE ET FIN

Mais il tressaillit... Un détail vulgaire venait soudain d'arrêter son regard... un pli, un simple pli du bas, au-dessus de la cheville délicate de Valentine qui, dans son émoi, était bien loin de se douter qu'elle laissait voir, sous le bord légèrement relevé de sa robe, un petit pied d'une admirable cambrure.

Ce pli malencontreux qu'un autre n'eût peut-être pas même remarqué, suffisait pour dépoétiser en quelque sorte, à ses yeux, la jeune fille, pour ravalier sa grâce si séduisante qu'elle fût, pour la dépouiller de son auréole. Elle lui apparaissait à présent comme une petite pensionnaire mal attifée qui ignore encore les plus élémentaires principes de la coquetterie. La finesse du pied le laissait indifférent. Il ne voyait que ce pli vers lequel une force maligne ramenait toujours son regard malgré les résistances de sa volonté.

L'auteur des *Joies du Rêve*, aux complications bizarres et un peu maladroites parfois, se substituait à l'amoureux. Ce pli lui apportait la révélation d'une âme inapte aux élégances et aux raffinements qu'il prisait tant pour son propre compte. Il y découvrait aussi une preuve d'insouciance inexcusable. Une jeune fille, vraiment digne de l'amour d'un poète, eût-elle oublié un tel jour de tendre son bas !

Avec cette propension morbide à l'analyse à outrance qui caractérise nos modernes intellectuels, il prenait un plaisir amer à remuer ces idées qui sapaient peu à peu son amour. Il ne prêtait plus qu'une oreille distraite à la conversation ; il répondait à peine par quelques monosyllabes aux parents de Valentine qui, surpris de sa réserve qu'ils mettaient tous les deux sur le compte de l'émotion, redoublaient maintenant d'amabilité à son égard. Ils faisaient en passant, sans paraître y attacher la moindre importance, l'éloge de leur fille « bonne musicienne autant que ménagère accomplie » et ne dissimulaient pas au jeune homme la valeur inestimable du trésor qu'ils allaient bientôt lui confier.

Valentine souffrait dans sa modestie de ce manque de tact. Elle eût voulu mettre fin au dithyrambe entonné en son honneur et, s'agitant sur son siège, elle montrait un peu plus sa cheville dont le galbe parfait disparaissait sous le plis du bas.

Alfred Ruzol se disait que rien ne pourrait désormais effacer de son esprit le souvenir irritant de ce pli. Alors ne valait-il pas mieux, pour éviter une déception plus cruelle dans l'avenir, fuir pour toujours celle qui avait perdu, en quelques instants, le charme attirant, tous les attraits dont son imagination s'était plu à la parer depuis des mois ? Son parti fut pris.

On l'accompagna jusqu'à la grille du jardin en l'invitant, à plusieurs reprises, à revenir au plus tôt. Il évita de répondre. Et Valentine, attristée de cette froideur, regardait s'éloigner, avec des larmes dans les yeux, celui qu'elle se sentait prête à aimer dans un élan de son cœur, de tout son être.

Hélas ! ses pressentiments ne l'avaient point trompée : deux jours après, elle apprenait que Ruzol, le soir même de l'entrevue, était reparti pour Paris.

— Console-toi, fillette, dit M. Jordain, ce garçon-là, sous ses grands airs qui veulent en imposer, n'est qu'un malotru. Tu n'aurais pas été heureuse avec lui. Je suis enchanté qu'il se soit retiré, car, pour mon propre compte, je n'aurais jamais pu m'habituer à ses manières, à sa façon hautaine de laisser tomber ses rares paroles comme des oracles. Ce n'était pas le gendre qu'il me fallait. Je suis à la bonne franquette, moi. Je veux donc un gendre qui pense

et parle comme moi. Et ce gendre-là n'est pas difficile à dénicher, je m'en charge !

M. Jordain, suivant son expression, ne mit pas longtemps à dénicher ce gendre de ses rêves. C'était un quinquicaillement nouvellement établi que Valentine ne fit aucune difficulté d'accepter pour époux, bien qu'elle eût juré au départ de Ruzol que jamais elle ne se marierait.

— Tu n'as pas perdu au change, s'écria joyeusement le papa Jordain, le soir des fiançailles, voilà un bon vivant avec lequel on se sent tout de suite à l'aise... Ce n'est pas comme avec l'autre, le poète, celui qui ne daignait même pas desserrer les dents quand ta bonne femme de mère prenait la peine de lui énumérer tes qualités d'excellente ménagère !

Valentine ne répondit pas.

Elle songeait comme elle songe aujourd'hui encore, tout en aimant son mari qui lui a donné deux beaux enfants, lorsqu'elle rencontre dans un journal le nom de Ruzol devenu un de nos plus brillants auteurs dramatiques : pourquoi s'est-il retiré si brusquement, sans un mot d'explication, lui dont j'avais surpris avec tant d'espoir, dès le premier jour, les allées et venues devant la grille ? Il paraissait pourtant si épris quand je suis entrée au salon !

Et un nuage de mélancolie passe sur son front, car elle ne peut découvrir le mot de l'énigme. Mais le lui révélerait-on, ce mot, qu'elle ne voudrait pas croire, j'en suis sûr, que son mariage fût rompu pour un simple pli de son bas !

Eugène DREVETON.



LA MONTRE

Quand Pierre Lochet reçut de sa nièce l'invitation d'aller à Paris il eut un haussement d'épaules.

— Leur Exposition ! Quelque chose de beau ! Y a-t-il seulement autant de monde qu'à la foire de Vatan, le jour de la Saint-Grégoire ? En tous cas, il n'y a pas d'aussi belles bêtes. J'ai bien besoin de me déranger pour si peu.

Mais cela ne faisait pas l'affaire de la Louise.

— Y pensez-vous, not'maître, de refuser d'aller à Paris. Ce ne serait point poli.

— Tais-toi, bavarde ; c'est mon affaire.

— C'est bien la mienne aussi, puisque Rosalie vous marque dans sa lettre qu'elle compte sur moi en même temps que sur vous.

— Je te dis que nous n'irons point.

— C'est pour me remercier des soins que je vous donne depuis que ma défunte mère n'est plus.

Et la Louise se mit à pleurer.

— Là, doucement, je sais que tu es une bonne fille, que tu as pour moi beaucoup d'égards. Puisque tu tiens tant à le voir ce Paris, nous y partirons la semaine prochaine.

..

Lorsque les voyageurs arrivèrent, la vie de la Capitale battait son plein.

C'était un samedi soir, et de la gare d'Orléans jusqu'à la rue Oberkampf où habitait sa nièce, Lochet eut le spectacle, inoubliable pour qui l'a vu une fois, du retour en ses faubourgs du peuple travailleur.

— Eh bien, mon oncle, lui dit Baptiste après les salutations de l'arrivée, que dites-vous de Paris ? Y en a-t-il du monde ?

— Mon Dieu, mon neveu, pour du monde il y a du monde ; mais la semaine passée, au concours régional, il y en avait bien autant. Les maisons sont plus hautes que chez nous je le veux bien, mais les chevaux ne valent pas les nôtres.

Baptiste Berlogué tenait près de l'avenue Parmentier un commerce de vins-traiteur. Il quittait rarement son comptoir : ce fut à Rosalie qu'échut le rôle de guide.

Elle mena l'oncle au Champ de Mars. Le trottoir roulant fixa son attention. Il désira y monter, s'allongea sur la plate-forme et ne voulut plus en entendre parler.

De tout il se fatigua vite ; cinq jours ne s'étaient pas écoulés qu'il parlait de retourner chez lui.

— Vous ne voudriez pas, not'maître, dit Louise. Nous n'avons pas vu Paris. Baptiste compté pouvoir, un de ces jours, nous promener dans la ville.

— Penses-tu que je vais traîner dans les rues comme un galvaudeux.

— Mais, si vous ne voulez pas venir, j'irai seule avec Baptiste.

C'est ainsi qu'une après-midi, Lochet resta à la maison avec sa nièce.

..

Parmi les clients, beaucoup étaient des habitués. L'oncle fit avec eux la conversation. Mais vers les deux heures, quand tout le monde fut parti, seul avec la jeune femme, Lochet donna des preuves manifestes d'ennui.

— Est-ce qu'ils ne vont pas bientôt rentrer ?

— Je ne crois pas, mon oncle, Baptiste veut conduire Louise au Père-Lachaise, la ramener aux abattoirs et, s'il n'est pas trop tard, lui faire visiter le Sacré-Cœur.

— Qu'est-ce que je vais faire pendant ce temps-là ?

Plaisantin lit une statistique établissant que de l'année 1644 à l'année 1712, on a compté neuf étés exceptionnellement chauds.

— Ce n'est pas étonnant, dit-il : c'était sous le règne du Roi-Soleil !

Un rapin de la Butte apporte à un marchand de couleurs, qui lui achète quelquefois des tableaux, une horrible croûte.

— Combien m'en donnez-vous ? lui demande-t-il.

— Trois francs, répond le marchand, froidement.

— Trois francs ! s'écrie le rapin, vous êtes fou, voyons, vous-même m'avez vendu la toile six francs.

— C'est vrai, mais je vous ferai remarquer qu'il n'y avait rien dessus.

Au tribunal :

Le juge. — Allez, je ne vous condamne pas aujourd'hui, mais j'espère que c'est la dernière fois que je vous vois ici !

— L'accusé. — Comment ! Est-ce que vous allez déjà prendre votre retraite ?

BIBLIOGRAPHIE

LE MONDE ILLUSTRÉ

13, quai Voltaire, Paris.

Sommaire du numéro 2473 du 20 août 1904.

La Mort et les Funérailles de M. Waldeck-Rousseau. — *Guerre Russo-Japonaise.* — *Départements : L'Incendie de l'Arsenal de Toulon.* — *Ecole militaire de Saint-Cyr.* — *Municipalités de France : Les Maires et les Hôtels de ville de Nice, Nîmes et Rennes.* — *Italie : Monuments de la domination Normande et Angevine dans l'Italie méridionale.* — *Portraits : MM. A. Bruneau, de Féraudy.* — *Mme Segond-Weber.* — *A. Tcherkoff, romancier russe.* — *Sports : Le dirigeable « La Ville de Saint-Mandé ».* — *Le Championnat du Monde (Natation).* — *Roman illustré : L'Evolution de Jacques Lambal,* par José Frappa, illustrations de Slom. — *Echecs, par M. D. Janowski.* — *Rébus.* — *Concours.*

Le numéro : 50 centimes.

LA MODE ILLUSTRÉE

(Journal de la Famille)

Paris, 56, rue Jacob

Publié sous la direction de Mme Emmeline Raymond

Les 52 numéros que la *Mode Illustrée* publie chaque année contiennent 52 gravures coloriées sur la 1^{re} page, plus de 2,000 dessins de toutes sortes : dessins de mode, de tapisserie, de crochet, de broderie, et 24 feuilles de patron en grandeur naturelle de tous les objets constituant la toilette, depuis

le linge jusqu'aux robes, manteaux, vêtements d'enfants ; des chroniques, des recettes, etc. Les romans illustrés peuvent être reliés à part.

ABONNEMENTS. — Avec gravures coloriées, un an, 14 fr. ; 6 mois 7 fr. ; 3 mois, 3 fr. 50. — Avec planches coloriées : un an, 25 fr. ; 6 mois, 13 fr. 50 ; 3 mois, 7 fr.

Speacles et Concerts

CASINO-KURSAAL

Rue de la République

Tous les soirs à 8 heures 1/2, concert et attractions variées.

CONCERTS-BELLECOUR

Tous les soirs à 8 h 1/2, orchestre municipal du Grand-Théâtre, 70 musiciens, sous la direction de M. Archaimbaud.

CONCERT DE L'HORLOGE

(Cours Lafayette).

Tous les soirs, à 8 heures, concert. Spectacle varié.

CASINO DE CHARBONNIÈRES-LES-BAINS

Tous les jours, concert par l'orchestre du Casino, le soir, représentation théâtrale.

CASINO DU GRAND CERCLE DE CHARBONNIÈRES-LES-BAINS

Concerts, distractions, petits-chevaux, à 6 heures, apéritif-concert.

CASINO DU PALAIS DE GLACE

Tous les jours, à partir de 4 heures, Apéritif-Concert par l'orchestre des Tsiganes. Le soir, à 9 heures, grand concert.

BULLETIN FINANCIER

La séance de ce jour a été aussi nulle que celle d'hier ; la plupart des valeurs n'ont inscrit aucun cours à terme et beaucoup d'autres n'ont été cotées qu'une seule fois.

Sur nos rentes, les variations de cours d'une clôture à l'autre n'ont pas dépassé 2 centimes 1/2. Nous retrouvons le 3 % à 98,17 et l'amortissable à 98,32.

La Banque de France cote 3.815.

Le Comptoir National d'Escompte est à 600 et le Crédit Lyonnais à 1.140.

Parmi nos chemins, le Lyon est à 1.320 et le Nord à 1.724.

Le Suez n'a pas été coté.

Les différences de cours ne sont pas plus importantes sur les rentes étrangères que sur nos fonds d'Etat.

L'Extérieur finit à 87, l'Italien à 103,87, le Portugais à 62.

Le Russe consolidé clôture à 91,40, le 3 % 1891 à 74,75.

Le Turc clôture à 87,25.

Le Maroc 5 % est demandé à 475.

Le propriétaire-gérant V. FOURNIER

P. LEGENDRE & C^{ie}, r. Bellecordière Lyon

OBLIGATIONS PANAMA à LOTS

titres absolument garantis et tous remboursables par des lots ou par 400 francs.

6 tirages par an (1 tous les 2 mois)

PROCHAIN TIRAGE :

15 Octobre 1904

1 lot 1 lot

500.000 FR. 100.000 FR.

LOTS DU CONGO

taux de remboursement 180 fr. par an augmentant de 5 fr. par an jusqu'en 1987.

SIX TIRAGES PAR AN

PROCHAIN TIRAGE

20 Octobre 1904

GROS LOT : 150.000 fr.

24 lots formant un total de 158.000 fr

Adresser demandes et fonds à

L'AGENCE FOURNIER

14, rue Confort, Lyon

Expédition franco des titres à réception des fonds et par retour du courrier.

ÉPILEPSIE

Guérison certaine par l'Anti-Epileptique de Liège de toutes les maladies nerveuses et particulièrement de l'épilepsie réputée aujourd'hui incurable.

La brochure contenant le traitement et de nombreux certificats de guérison envoyée franco à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie.

S'adresser à M. FANYAU, pharmacien à LILLE (Nord).

Eviter les Contrefaçons

CHOCOLAT MENIER

Exiger le véritable Nom

Demandez

Partout

LE

THÉ DES MANDARINS

Henri BONJOUR

• acquéreur des ateliers

Hilaire DUFIN**[LYON]**

Au Colosse de Rhodes

Ateliers d'ÉBÉNISTERIE et SCULPTURE

Cours de la Liberté, 29

Ateliers de TAPISSERIE, SIÈGES et DÉCORATION

Cours de la Liberté, 44

Ateliers de LITERIE et MATELASSERIE

Cours de la Liberté, 42

EXÉCUTION SUR PLANS ET DEVIS — INSTALLATION COMPLÈTE**Exposition et Magasins de Vente**

42-44, Cours de la Liberté, 42-44

MARIAGES RICHES

Maison de toute confiance avantageusement connue dans la Région par ses grandes relations, mariant gratuitement les veuves et les demoiselles.

M. SAGE, 8, r. Paul-Chenavard
(Cabinet de 2 h. à 7 h. du soir)

VIENT DE PARAÎTRE :

Le WAGON

Indicateur des Chemins de Fer

SERVICE 30 C.
D'ÉTÉ**PIANOS**

9, Place Jacobins, 9

LYON

Ch. MORETTON & Co

Envoi franco Catalogue Illustré

BELLE JARDINIÈRE

PARIS -- 2, rue du Pont-Neuf -- PARIS

La plus grande Maison de Vêtements du Monde entier

TOUT

CE QUI CONCERNE LA TOILETTE DE L'HOMME ET DE L'ENFANT

Confections pour Dames et Fillettes

SUCCURSALE DE LYON

62, rue de la République, 62

VILLE DE VALENCIENNES (Nord)**LOTÉRIE**Pour la Construction d'un Musée à VALENCIENNES (Nord)
(Autorisée par Arrêté Ministériel du 14 Septembre 1903)

DEUX GROS LOTS :

150.000 fr. et 10.000 fr.

plus 115 autres lots de 1.000, 500 et 100 fr.

Soit 117 Lots faisant **180.000 fr.** tous payables en argent**TIRAGE : 15 Décembre 1904****UN FRANC**

LE BILLET. On trouve des Billets chez Débitants de tabacs, Librairies. Vente gros et détail, à l'AGENCE FOURNIER, 14, rue Confort, LYON, Concessionnaire général. Joindre au mandat enveloppe affranchie à 0.15 par 4 billets pour réponse.

MANUFACTURES DE PRODUITS RÉFRACTAIRES**A. TERRASSIER****A. FOURNIER-TERRASSIER, Successeur**

Ingénieur des Arts et Manufactures

Anciennes Maisons Vve Rozier, Robin père et fils, A. Pascal réunies

TAIN (Drôme)

Spécialité de Fourns économiques pour boulangers, pâtisseries, ménages et administrations. — Briques de fourneaux. — Intérieurs de cheminées. — Briques chauffés-pieds.

KAOLINS — GRAVIERS FELDSPATHIQUES

Fournisseur du génie, des manutentions civiles et militaires et des grandes administrations

LE THÉ

DES

MANDARINS

Qualité extra supérieure

SE TROUVE DANS TOUTES LES

Bonnes Epiceries et Maisons de Comestibles

Le kilo.....	9 fr. 50
500 grammes ...	4 » 75
250 grammes ...	2 » 50
125 grammes ...	1 » 50
50 grammes ...	0 » 60

DÉPOT GÉNÉRAL :

Maison Isaac CASATI

31, Rue Ferrandière, LYON

ÉLIXIR DE**ST-PIERRE**

La Meilleure de toutes les Liqueurs de Table

Fabriquée par le R. P. DODATO CAMURANI

Directeur de la Pharmacie du Vatican, à Rome

DÉPOT GÉNÉRAL :

Maison ISAAC CASATI, r. Ferrandière, 31**MASSAGE MÉDICAL**

Rue Paul-Chenavard, 8

Mlle CLARAZ, Masseuse

En vente

DANS TOUTES LES BONNES ÉPICERIES

LE

RHUM MARQUISAT